



Plaidoyer pour la culture (2)

Christian BRUN

Enseignant-chercheur, Centre de Recherche de l'Armée de l'Air (CReA), Ecole de l'Air, 13 661, Salon Air

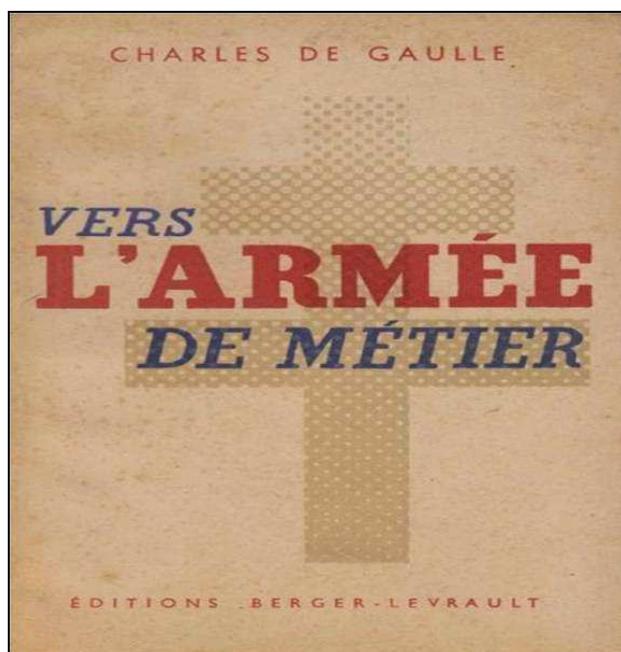
Lundi 16 février 2015

D'après le Général L. M. CHASSIN

La véritable école du commandement est la culture générale (Ch. De gaulle)

La culture militaire

A la culture militaire s'applique en effet à peu près tout ce que nous venons de dire de la culture générale. Elle postule les mêmes méthodes : connaissances des faits d'abord, lectures profondes des spécialistes ensuite et choix spirituel entre les diverses doctrines présentées.



La connaissance des faits implique évidemment l'étude de l'histoire militaire, étant entendu que cette dernière ne sera entreprise que si l'on a digéré l'histoire tout court à quoi elle est entièrement liée,



car « l'épée est l'axe du monde », comme l'a dit un de nos plus grands chefs. La connaissance de l'histoire militaire devra évidemment être universelle. On s'aperçoit aujourd'hui qu'il y a plus de fruit sans doute à étudier les méthodes de Gengis Khan, à approfondir son système de lignes de communications, son ravitaillement, ses liaisons, que de scruter en détail telle « grande » bataille du siècle dernier. Et la bataille de Kadesh, gagnée en 1288 avant Jésus-Christ par le pharaon Ramsès II sur le roi de Hittites, comporte plus d'enseignements que les combats sanglants, menés sans gloire et sans méthode, des années 1915. L'étude de l'histoire militaire ne se bornera pas d'ailleurs à celle des combats terrestres. La stratégie navale est, plus que tout autre sans doute, un pilote sûr dans l'apprentissage des grandes décisions. Et enfin, si courte soit-elle, l'histoire aérienne ouvre des horizons nouveaux qui deviennent de plus en plus vastes.

Ayant ainsi acquis la connaissance des faits, le bon officier, qui connaît déjà parfaitement son arme, s'élèvera à la partie noble de la connaissance, celle de la stratégie. Là il entrera dans le domaine de la vérité subjective, et, s'il sait remonter aux sources, il pourra choisir entre les théoriciens, apprécier leurs idées, discuter leurs raisons, donner enfin son adhésion à celui qui lui semblera le plus près de la « vérité »¹ [...]

Une fois acquise la culture militaire, comment allons-nous l'employer ? Sans nul doute à créer la doctrine militaire. Mais aussi à nous défier de l'absolu. Et ici va se poser un problème élevé d'importance capitale. A quoi bon tant lire et tant travailler, diront les fainéants, puisque la discipline consiste à appliquer strictement des règlements fort détaillés et fort bien étudiés. Ne vais-je point risquer, au bout de mon labeur intellectuel, de les révoquer en doute et de devenir ainsi un mauvais officier ?

C'est ici qu'il faut relire les pages lumineuses au long desquelles Ch. De Gaulle a traité jadis la question². Certes, des règlements sont absolument nécessaires, car sans eux aucune instruction ne serait possible et la discipline intellectuelle, qui doit animer l'armée entière sous peine de la voir devenir un organisme anarchique et invertébré, ne peut se comprendre sans une adhésion entière de la doctrine. Mais la doctrine ne doit pas, surtout à notre époque, être statique et se cristalliser trop longtemps. La culture militaire permettra seule de ne pas donner dans le panneau des « armes

¹ « J'ai horreur des conformismes, des clichés, des notions conventionnelles, tout cela enfanté par la paresse d'esprit. J'ai passé une vie à rechercher péniblement et honnêtement la vérité (ce qui n'est pas commode en matière militaire depuis quelque trente ans). Je m'en vais heureux, en voyant que des jeunes ont ressaisi le flambeau et poursuivent le même idéal intellectuel avec le même souci de sincérité. Quand on laisse des continuateurs on n'a pas l'impression de disparaître. » (Extrait d'une lettre de l'amiral Castex à l'auteur.)

² En particulier dans ses deux volumes : *Vers l'Armée de métier* et *Le Fil de l'Épée*.



décisives » et de tenir compte de leçons autres que celles du plus récent passé – tendance naturelle aux officiers qui ont « fait » une seule guerre. A ceux qui, inconsciemment, en rédigeant un règlement se référeront à une situation particulière, l'érigeant à tort en modèle général, elle dira halte et évitera d'engager l'avenir. Pour prendre un exemple, il est frappant de constater combien peu d'aviateurs se rendent compte de ce que la dernière partie de la guerre 1939-1945, à compter de la fin de la campagne de Tunisie, a de particulier et de peu général, car il s'agit d'une période où la supériorité aérienne était acquise aux alliés d'une façon si écrasante que toutes les manœuvres, même les plus audacieuses, étaient possibles. Codifier l'emploi des appareils d'observation d'artillerie en pensant à ce qu'ont fait les Piper Cub de 1943 à 1945 serait un péché contre la culture militaire. En rappelant les lois générales et les principes éternels de la stratégie, elle seule permettra d'édifier une doctrine qui tienne compte des leçons du passé et qui prépare l'avenir.

Ainsi d'une part, la culture militaire est absolument nécessaire à ceux qui rédigeront les règlements après avoir édifié la doctrine. Elle l'est aussi pour éviter que cette dernière ne se périmite vite, devant le développement foudroyant de la puissance industrielle, les variations de la mentalité des peuples, les changements de structure des gouvernements, les combinaisons d'alliances, l'apparition d'armes nouvelles. Car la doctrine ne doit pas se figer. Elle doit, comme la vie, évoluer sans cesse. Or, c'est malheureusement une des constantes de notre tempérament, nous sommes portés à l'absolu et au système, ce qui nous assure « de clairs avantages dans l'ordre de la spéculation mais nous expose à l'erreur dans l'ordre de l'action ». Nous avons tendance à croire qu'il n'existe une vérité et que lorsque nous la détenons il n'y a plus qu'à s'y tenir. Malheureusement d'ailleurs cette « vérité » change. Ce fut avant 1914 la mystique de l'offensive à outrance. Ce fut après 1918 la mystique de la défensive à tout prix. Depuis le grand siècle, où nous réussîmes à garder « le respect de la mesure et du concret », notre doctrine militaire passe ainsi spasmodiquement d'un extrême à l'autre et pour le plus grand dam de la France. Il n'est pas exagéré de dire que la principale cause en est le manque de culture militaire des officiers. [...]

Mais ce n'est pas tout. Culture militaire et culture générale nous serviront bien davantage, car elles sont absolument nécessaires à ceux qui veulent devenir des chefs. Qu'on ne s'y trompe pas. Il n'a jamais existé de grands chefs sans culture, si nous entendons par culture le soubassement profond de connaissances sur qui seuls peuvent s'appuyer l'imagination et le jugement. Si l'on scrute soigneusement le curriculum vitae des maréchaux russes on verra qu'ils ont passé dans les écoles la moitié de leur carrière. Les premiers compagnons de Napoléon – les Ney, les Macdonald, les Murat et les Junot – qui ne voulurent jamais se mettre au travail restèrent toute leur vie incapables de commander et furent à l'origine des défaites du grand Empereur.



Pour citer encore une fois le général de Gaulle : « Exercer l'imagination, le jugement, la décision, non point dans un certain sens mais pour eux-mêmes et sans autre but que de les rendre forts et libres, telle sera la philosophie de la formation des chefs. Toutefois la profondeur de la réflexion, l'aisance dans la synthèse, l'assurance du jugement, sans lesquelles les connaissances professionnelles ne seraient que vain manège, ceux qui en portent le germe le développeraient mal s'ils l'appliquaient seulement aux catégories militaires. La puissance de l'esprit implique une diversité qu'on ne trouve point dans la pratique exclusive du métier. La véritable école du commandement est donc la culture générale. Par elle la pensée est mise à même de s'exercer avec ordre, de discerner dans les choses l'essentiel de l'accessoire, d'apercevoir les prolongements et les interférences, bref de s'élever à ce degré où les ensembles apparaissent sans préjudice des détails. Pas un illustre capitaine qui n'eût le goût et le sentiment du patrimoine de l'esprit humain. Au fond des victoires d'Alexandre on retrouve toujours Aristote. »

On raconte que, sous le Second Empire, le maréchal Randon trouvant au travail, après l'heure, aux archives du dépôt de la guerre, un officier qu'il avait connu antérieurement sur les champs de bataille, s'écria dédaigneusement : « Je ne pensais pas vous trouver aux archives, autrefois vous préféreriez être en selle », et raya par la suite cet officier du travail d'avancement.

Les temps ont changé et singulièrement dans l'armée de l'air. Le soin que ses chefs ont mis à recréer, les premiers en France, l'enseignement supérieur militaire montre que nous n'avons plus à craindre une semblable méconnaissance des efforts intellectuels.³Au moment où nous assistons à la plus formidable révolution dans l'art de la guerre qui ait apparu depuis l'invention de la poudre, il est non seulement de notre intérêt mais de notre devoir de nous mettre au travail. Heureux si, comme dit Clausewitz « au terme d'une longue réflexion et d'une étude continue de l'histoire des guerres », nous pouvons apporter notre pierre, si modeste soit-elle, à l'édifice grandiose de l'art militaire.

Le Ministre des Armées a déclaré le 11 août, à Alençon : « L'Armée de l'air devra être développée jusqu'à occuper une prépondérante place dans la hiérarchie des armées. » Pour qu'elle ait la prééminence dans le domaine intellectuel comme dans les autres, tous ensemble, au travail !

Général L.-M. CHASSIN

³ L'article que le général Gérardot, chef d'Etat-Major général de l'armée de l'air, a consacré dans le premier numéro de la revue *Espaces* au nouvel enseignement supérieur aérien montre tout l'intérêt qu'il porte à la question. On remarquera que dans le tableau indiquant l'importance relative des diverses connaissances nécessaires aux chefs la part de la culture générale va sans cesse en croissant avec le grade.